

La construction du parti révolutionnaire

Nous donnons ci-après des extraits du rapport du camarade GUILLEMIN sur la construction du parti révolutionnaire, présenté au XIV^e Congrès du P.C.I. (section française de la IV^e Internationale). Nous avons rendu compte de ce Congrès dans notre précédent numéro.

Le caractère général du projet de texte présenté par le C. C. est celui d'une réaffirmation de notre tactique d'entrisme sui-generis, examen étant fait des conditions nouvelles...

La responsabilité des directions traditionnelles du prolétariat français n'est atténuée par aucune raison objective encore moins supprimée. Certains « théoriciens » font cependant grand cas de modifications de la société française et du prolétariat. Or, cette idée finalement très superficielle influence divers milieux dont ceux de l'opposition communiste. Et cela peut avoir des répercussions néfastes dans le développement ultérieur des courants oppositionnels dans le P.C.F. Par ailleurs, si cette « théorie » d'un retour au réformisme de la classe ouvrière dans le cadre d'un capitalisme rénové s'avérait fondée, il nous faudrait remettre en cause nos conceptions sur la construction du Parti Communiste, révolutionnaire, de masse, en France...

Remarquons tout d'abord que l'automation facilement invoquée par certains et qui provoquerait la naissance d'une aristocratie ouvrière s'intégrant dans le capitalisme est pratiquement inexistante en France. Les quelques centaines d'intéressés ne permettent de tirer que peu de conclusions sur le comportement d'une classe ouvrière d'un pays capitaliste hypothétique, puissamment automatisé...

Par ailleurs ces idées font totalement abstraction du peu de possibilités de développement de l'automation dans le système capitaliste non pas en général, mais très spécifiquement dans le monde où nous sommes où les palliatifs visant à empêcher les « krachs » économiques ont aussi pour effet de limiter les « booms » sans d'ailleurs pour autant empêcher finalement que ne jouent les facteurs de crise irréparables du système capitaliste. Ces idées font également abstraction de la montée de la révolution, coloniale notamment, qui sapent les fondements du système capitaliste. Elles font preuve d'une analyse des événements étiologique et mécanique. S'il n'y a pas d'exemple réel d'automation il y a cependant des exemples nombreux de mécanisation poussée... Prenons deux exemples :

En premier, le cas de l'usine Renault, à Flins, où la mécanisation est extrêmement poussée, où les salaires sont relativement élevés. Malgré un recrutement de nombreux ouvriers agricoles on peut affirmer que la combativité, dans cette usine, était très réelle et si elle n'a pu s'exprimer que très rarement c'est parce que la tactique de « particularisation » mise en avant par la C.G.T. empêchait les ouvriers de cette usine de se battre en l'absence d'un mouvement suffisamment généralisé et faute d'une organisation syndicale suffisamment large. A cela s'ajoutait que là comme à Billancourt, où les syndicats ont une puissance réelle et la C.G.T. en premier lieu, la politique de salaires appliquée par la direction, de faibles augmentations semestrielles rendaient difficile un combat incertain si limité à l'usine pour des revendications finalement peu élevées.

En fait la direction de la C.G.T. et par son intermédiaire celle du P.C.F., sont directement responsables de l'apathie, disons des usines Renault, en ayant appliqué une tactique de morcellement des luttes qui ne pouvaient que faciliter la tâche du patronat.

Un autre exemple de mécanisation poussée est celui des grandes banques de dépôts et des grosses sociétés d'assurances. Depuis plusieurs années, dans les sièges centraux, les opérations comptables se font de plus en plus par machine. Et des milliers d'employés sont occupés dans chacun des sièges des sociétés en question. Cela a eu pour résultat qu'une corporation jusqu'alors assez amorphe, se fait remarquer par une combativité certaine, cependant que la C.G.T. tend au même pourcentage de voix que dans l'industrie.

Déjà on voit que le bien fondé des idées des inventeurs de la nouvelle classe ouvrière est loin d'être démontré. Il s'agit au plus du comportement de certaines couches du prolétariat dans un moment de plein emploi prolongé mais momentané et en l'absence d'une direction révolutionnaire.

Que cela pose maintenant certains problèmes pour la formulation des mots d'ordre revendicatifs est une chose, que cela implique une intégration dans la société capitaliste de ces couches en est une toute autre. L'affaire ne se ramène pas comme Serge Mallet semble le croire à une formulation

mauvaise des mots d'ordre, à de « vieux » mots d'ordre, mais à une perspective politique antirévolutionnaire...

Il n'y a donc pas de causes objectives à la défaite du prolétariat, même si la trahison des directions traditionnelles depuis des décades, a rendu possible certain recul de la conscience de classe du prolétariat. Aux solutions de la lutte de masse, de la révolution, il y a, incontestablement, dans le prolétariat, des éléments qui ont préféré le système D et se sont installés dans le régime bourgeois. Mais les télé, les voitures, les logements achetés le plus souvent à crédit ne seront-ils pas précisément un élément qui fera sentir plus durement peut-être la précarité de leur relatif bien-être dans des situations comme celles que nous connaissons, qui se répéteront plus profondes, situation non pas de crise mais de recession. Il est vrai également que la crise de la direction révolutionnaire fait qu'il faut de très grands événements pour soulever le prolétariat des pays capitalistes européens, des événements tels que guerre, guerre coloniale, révolution prolétarienne dans d'autres pays...

Maintenant peut-on conclure que la faillite enregistrée par la direction du P.C.F. dans son opposition à la constitution d'un régime bonapartiste va se traduire par le déclin de ce parti? Peut-on penser que le courant révolutionnaire dans la classe ouvrière cherchera à s'exprimer au travers d'un autre parti que le P.C.F.?

Les récentes élections municipales ont déjà montré qu'il était faux de croire, comme certains éléments de l'opposition, à une rupture de plus en plus large et ouverte entre les masses et le P.C.F. et à l'effritement irrémédiable de ce parti.

Là encore, pour pouvoir conjoncturer ce qui se passera vraisemblablement, une analyse limitée à la seule société française ne peut apporter une réponse correcte...

Le phénomène dominant toute la période séparant la fin de la deuxième guerre mondiale, de la victoire de la révolution dans le monde est l'opposition entre l'impérialisme coalisé et la révolution sous ses multiples formes. Cette appréciation nous avait amenés à conclure dans les pays capitalistes à une polarisation des forces du prolétariat autour des partis traditionnels. Et cela nous apparaît comme toujours valable. Le fait que dans le processus engagé, l'impérialisme ait laissé le rapport de force, avec la révolution, se détériorer à son détriment, et ce tant par les développements de la Révolution dans les divers pays coloniaux et semi-coloniaux que par les progrès économiques considérables de l'U.R.S.I. et de la Chine, le fait donc que l'impérialisme ait laissé cela s'accomplir sans déclencher une guerre mondiale ne doit nullement nous faire sous-estimer le risque de guerre qui demeure plus grand que jamais, guerre qui en fait se présenterait rapidement comme une guerre-révolution, une guerre de classe à l'échelle mondiale. Bien sûr si l'impérialisme reste, non sans réagir, car il réagit évidemment, mais ne se décide pas à déclencher la guerre contre l'U.R.S.S., d'ici 5 ou 10 ans peut-être, les acquits de la révolution seront tels que le risque d'une guerre, désormais sans grand espoir pour l'impérialisme reculera. Nous n'en sommes pas encore là et cette hypothèse si elle ne peut pas être catégoriquement rejetée n'est cependant pas et de loin la plus vraisemblable.

A cette cause générale s'ajoute en France des causes particulières de polarisation des forces sociales que les thèses sur la situation politique ont mis en évidence.

Mais il y a un facteur nouveau, qui notamment en France, où le P.C.F. a le poids que l'on sait dans la classe ouvrière, pour pousser les masses à se rassembler autour de ce parti. Le maintien de ce parti comme direction de l'aile révolutionnaire du prolétariat tient dans une très large mesure à l'existence de l'U.R.S.S.; nul doute que le développement économique de ce pays ne tend à maintenir dans le P.C.F. l'essentiel des militants révolutionnaires. Et par ce moyen autour du P.C.F. de larges masses. Il s'agit là, bien entendu, d'une tendance et non d'une détermination absolue...

GUILLEMIN.